

où règne une fausse idole et le mensonge hardi.

Je ne connais que la femme soucieuse de conserver l'amour de celui que son cœur a choisi, du compagnon de sa route terrestre ; la femme qui prétend, justement, rester séduisante aux yeux du père de ses enfants, qui veut garder, en sa maison, le chef de la famille et qui demande, aux enseignements du bon sens, les moyens de préserver, pour un seul, les charmes qui lui ont été départis. Celle qui comprend la saine coquetterie, je dirai la sainte coquetterie ; celle qui a entendu une fée spirituelle lui murmurer à l'oreille : Pare-toi, reste belle, pour faire les délices des yeux et du cœur de celui qui sert d'appui à ta faiblesse adorable, et avec lequel tu dois continuer la longue chaîne des ancières. Tu as la mission de plaire et de charmer, tu es l'idéal dans cette rude vie de l'homme, ne tombe pas du piédestal où tu es placée.

La femme qui sait ces choses, qui a écouté la voix intérieure, fait de son cabinet de toilette un sanctuaire dont personne, pas même l'époux aimé, surtout l'époux aimé, ne franchit le seuil. Non pas qu'elle ait de vilains secrets à cacher, non pas qu'elle craigne qu'on y découvre des artifices ou qu'on y perde le respect, mais mue, en cette sévère loi d'abstention, d'abord par un sentiment exquis de décence, ensuite par un instinct de coquetterie bien entendue.

Si jolie, si poétique, si gracieuse que l'on soit, on n'échappe pas à la fatalité du réalisme en procédant à sa toilette. Tenez, rien qu'un petit exemple : une femme en train de frisotter ses cheveux, ses propres cheveux, ne sera pas à son avantage, pourra paraître ridicule, même. Or, les trivialités de l'existence nous font toujours perdre un peu de notre prestige aux yeux de ceux qui nous aiment le mieux, le plus. N'étalons donc pas le prosaïsme de la vie aux regards les plus prévenus en notre faveur, nous risquerions de déchoir. Il est inutile de rappeler à l'esprit que, déesse à certaines heures,

on n'est, en d'autres moments, qu'une petite bonne femme comme toutes les autres.

Le mari doit nous trouver toujours fraîche, belle, douce comme une fleur, mais il faut qu'il nous croie parée, comme les grands lis, de par une magie divine et naturelle. Il est bon qu'il ignore que notre beauté s'acquiert ou se conserve aux prix de mille soins, qu'il ne se doute pas que l'on possède des moyens pour s'embellir, moyens innocents, j'en conviens, mais qui le feraient peut-être râiller et sourire.

S'il est nécessaire de se contraindre ainsi et sans cesse, diront quelques femmes, le mariage est donc un esclavage.

Le sans-gêne, le laisser-aller en font un enfer.

Eh quoi ! on s'astreint à mille soins, on subit la gêne, la contrainte pour édifier, assurer sa fortune, et on ne prendrait aucune peine pour garantir son bonheur ! Vous commandez à vos lèvres de sourire, à votre visage de rester impassible, vous vous maniez enfin, pour plaire à des connaissances banales, à l'étranger rencontré, à l'inconnu coudoyé, et vous hésitez à prendre des habitudes de bon goût pour vous attacher à jamais celui que vous adorez... ou celle (car je m'adresserai aux hommes aussi) qui détient, entre ses mains frêles, votre bonheur et votre honneur !

Envisagez un peu la question sous ce point de vue et la pratique de mes petites règles vous deviendra facile et légère, comme, tout à l'heure vous voudrez profiter des conseils détaillés qui vont suivre.

Mais revenons un peu à ce que nous disions.

J'ai vu une jeune femme réunir ses rares et courts cheveux au moyen d'un *cordon* graisseux, de manière à leur offrir l'aspect d'une horrible petite queue, d'un petit balai même. Elle se plaignait ensuite de l'admiration que son mari exprimait en apercevant une longue et abondante chevelure.

Eh ! Madame, il fallait dissimuler vos imperfections. Ce n'est pas mentir, car on n'est jamais obligé de montrer ses défauts. Au fond, votre mari avait peut-être été blessé de votre insouciance à lui plaire, à lui cacher vos petites dis-